

A.D. MARTEL
**JE VAIS
BUTER
MON BOSS**



**JE VAIS
BUTER
MON BOSS**

A.D. MARTEL

**JE VAIS
BUTER
MON BOSS**





Je frotte mes mains sur ma jupe. Leur moiteur m'exaspère. Cela fait quoi, la troisième ou la quatrième fois que je les essuie ? Je déteste transpirer. On dirait que mon corps le sait et me nargue ! Je me force à l'immobilisme, mais c'est pire : une goutte de sueur coule de ma nuque jusqu'au bas de mes reins. Bon sang que cette sensation m'horripile ! Et puis, comment cela est-il possible ? Cette foutue chemise qu'Anaïs m'a obligée à enfiler me moule tellement qu'il ne devrait plus exister le moindre espace entre le tissu et ma peau.

Je jette un énième regard vers l'horloge circulaire derrière le comptoir. Je joue ma vie, là, est-ce qu'au moins ils s'en rendent compte ? Non, je ne crois pas. Le mec en tablier vert adresse un sourire charmeur à sa petite collègue. Celle-ci le couve du regard. Toute cette mièvrerie me file la nausée. Enfin, cette dernière crie :

— Alexandre !

Merde, toujours pas mon nom ! Un homme en costard s'empare de son café et, malgré moi, je lui lance un

coup d'œil meurtrier. Heureusement, il passe la porte sans me remarquer. Il faut que je respire, que je me calme. Une fois que la boisson coulera dans ma gorge, je sais que l'effet sera immédiat. C'est plus fort que moi, je suis accro. Mon humeur de la journée dépend de ma boisson chaude du matin et, en temps de crise – comme aujourd'hui –, il m'en faut le double. Pourquoi donc ai-je accepté de garder les gamins de la voisine, hier soir ? Si j'avais su qu'ils me piqueraient ma drogue dans ma propre maison, je les aurais ligotés et enfermés dans le débarras !

Je me dandine sur mes escarpins et passe pour la centième fois mes mains sur ma jupe crayon.

— Nerveuse, joli cœur ?

Je ne tourne même pas la tête vers l'importun. Je l'ai repéré depuis longtemps : tout juste la vingtaine, un mètre septante-cinq – soixante-quinze, si vous préférez l'illogisme français –, un tee-shirt moulant sur un jean slim et une gueule souriante qui se croit à tomber. Assis à une petite table, il ne m'a pas lâchée du regard depuis que j'ai passé ma commande. Que voulez-vous, je repère toutes les potentielles menaces à ma moindre entrée dans une pièce, tout comme les issues de secours. Enfin, le terme « menace » est exagéré pour désigner ce jeune homme tout juste sorti des jupes de sa mère.

Comme je ne réponds pas, il me frôle légèrement avant de jeter sa tasse en carton dans la poubelle. Ma tension monte en flèche, et j'essaie de me focaliser sur un point positif : au moins il possède un semblant d'éducation pour avoir débarrassé sa table.

— Je peux peut-être vous tenir compagnie ?

Je lui exhibe la bague de fiançailles à mon annulaire gauche et lui offre mon sourire le plus faux.

— Non, merci.

— Il en a de la chance.

Son regard coule sur moi, et mon énervement redouble.

— Chris ?

Je soupire de soulagement lorsque la serveuse dépose sur le comptoir mon mug tout chaud. Enfin, je vais pouvoir mieux respirer ! Je tends la main pour le récupérer quand une présence non désirée touche mes fesses. Mon sang ne fait qu'un tour. D'un geste brusque, j'attrape le poignet de ce sale con et le lui tords jusqu'à le ramener dans son dos. Puis je le pousse contre le mobilier et insiste si vilainement sur son bras que son torse se plaque contre le bois bien ciré.

— Non, c'est non ! Qu'est-ce que tu saisis pas dans cette phrase ?

La panique déforme les traits auparavant bouffis d'orgueil de ce connard.

— Madame..., bafouille un certain « Steven », comme l'indique l'inscription sur son badge. Je crois que... Il a compris.

Je plisse les yeux, et le gamin recule par précaution. Le silence retombe dans la salle, tout le monde nous observe. Mais à ce moment-là, je m'en fous. C'est vraiment pas le jour pour me faire chier, vraiment pas !

— Il ne s'est pas encore excusé, précisé-je.

— Pardon..., souffle alors le mec toujours écrasé sur le comptoir.

— J'ai pas entendu.

Que voulez-vous, j'aime faire preuve de mauvaise foi.

— Je vous prie de m'excuser, je recommencerai pas ! crie-t-il presque.

Je le relâche et lui balance une claque à l'arrière du crâne.

— Bon garçon.

Puis je me tourne vers le reste de la salle :

— Quoi, vous avez un problème ?

Ça, c'est bien les gens ! Ils n'ont aucune réaction lorsqu'un mec harcèle une fille. En revanche, ils s'horrifient d'un petit brin de violence justifiée.

— Madame Chris ? réitère la serveuse.

Elle me tend mon mug et je la remercie d'un sourire poli. « Madame Chris » ? J'inspire donc tant de peur ? La tête haute, je récupère ma boisson et me dirige vers la sortie. Tous les regards me suivent, et j'essaie de ne pas tomber avec ces foutus escarpins. Il ne manquerait plus que ça !

Quand le battant claque derrière moi, le café se ranime. Un sourire étire mes lèvres rouge sang : c'est comme si je possédais le super-pouvoir d'arrêter le temps.

Je progresse dans les rues bondées d'inconnus qui se pressent au travail. J'adore Bruxelles, mais elle possède tous les défauts des grandes villes : aux heures de pointe, tout le monde perd la tête. Les conducteurs klaxonnent comme si cela pouvait les faire avancer plus vite. Des hommes en costard et des femmes en tailleur parlent dans leurs kits mains libres, sans s'inquiéter d'imposer leurs conversations aux autres.

Pour ma part, je goûte enfin le précieux nectar. Soudain, j'ouvre grand les yeux et recrache le liquide sur le trottoir. Le goût m'arrache une grimace. Du café ? La serveuse s'est trompée ! Mon estomac se contracte de rage, et je pivote par automatisme pour aller tuer la responsable. Dans mon élan, je dérape et manque de m'étaler de tout mon long. Foutus talons ! C'est la dernière fois que j'écoute les conseils d'Anaïs !

L'horloge de la Grand-Place, qui se trouve à quelques centaines de mètres, sonne soudain. Neuf heures ! Mon cœur s'emballe : je suis en retard !



Mon téléphone à la main, je cours – ou plutôt je trotte comme je peux avec mes dix centimètres de talons aiguilles. Je repasse deux fois dans la même rue : où est cette foutue entrée ? Selon mon GPS, elle devrait se situer juste là ! Je me maudis de ne pas avoir été plus prévoyante et de ne pas avoir repéré les lieux sur Google Maps.

— Excusez-moi, le boulevard Anspach ?

Un haussement d'épaules me répond. Les gens semblent tout aussi pressés que moi, et personne ne daigne m'aider. Soudain, j'ai une illumination.

— La tour d'Electronic Dreams ?

— Vous n'êtes pas du tout du bon côté, mademoiselle.

Une vieille dame m'indique la direction d'où je viens. Super, je m'éloigne de mon objectif ! Je la remercie et accélère le pas. Un gigantesque boulevard s'ouvre bientôt devant moi. Comment ai-je pu le rater ? Et là, comme un mirage en plein désert, une tour de verre s'élève jusqu'au ciel : le soleil irradie la surface de ses milliers de vitres, à en aveugler le commun des mortels. Je déglutis. Je dois reconnaître que, pour le coup, je me sens un peu minuscule.

Je me presse jusqu'à l'entrée. Des portes automatiques coulissent pour laisser passer les visiteurs. Je remonte mon sac sur l'épaule et tente de me débarrasser de cette fichue moiteur aux mains. En vain, malheureusement ! J'avance, et là encore je manque de glisser sur le sol trop bien ciré. Des dalles blanches et lisses le recouvrent. Elles sont si propres qu'elles pourraient refléter le dessous de ma jupe. Du moins, si celle-ci ne me comprimait

pas autant les cuisses. Plusieurs personnes attendent devant un grand comptoir transparent qu'une hôtesse les oriente. Je relis pour la énième fois l'e-mail sur mon téléphone :

Madame Christine Janssens,

Dans le cadre de notre procédure de recrutement pour un poste de secrétaire chez Electronic Dreams, et suite à la réussite de votre épreuve écrite, vous figurez parmi les candidats éligibles à un entretien oral. Ce dernier aura lieu le 28 mars à 9 h 15.

Présentez-vous le jour même à l'accueil d'Electronic Dreams, l'étage et la salle de l'examen vous seront précisés.

Les secondes s'apparentent à des heures. J'essaie de garder mes bras collés à mon corps pour ne pas ressembler à une gamine incapable d'attendre. Je surprends même mon pied à taper sur le sol et l'oblige à arrêter son mouvement. La patience n'a jamais été mon fort. Enfin, mon tour arrive.

— Bonjour, j'articule avec le plus de naturel possible – comprenez une gorge serrée par le stress et l'énerve-ment –, Christine Janssens, je viens pour l'entretien oral de secrétaire à neuf heures et quart.

La petite femme me toise longuement avant de réajuster ses lunettes sur son nez. Celui-ci se retrouse très vite, et elle me pointe du doigt le cadran numérique derrière elle : « 9 h 20 ». Mon sang ne fait qu'un tour, mais, disciplinée, je décide d'attendre qu'elle ouvre la bouche.

— Vous êtes en retard, précise-t-elle comme si je ne savais pas lire.

— J’aurais été là avant si je n’avais pas dû faire la file, ne manqué-je pas de souligner.

— Je suis désolée, le protocole est le protocole. Les retards ne sont pas tolérés au sein de notre entreprise.

Des sueurs froides m’envahissent. Qu’est-ce qu’elle me fait, cette grognasse ? Ce n’est vraiment pas le jour ! Sait-elle seulement depuis combien de temps je cherche un foutu job ? J’essaie de respirer et de garder mon calme.

— Écoutez, une succession de malchance m’a empêchée d’arriver plus tôt. Je suis très motivée pour cet emploi.

— Je vois ça, commente l’hôtesse en regroupant des stylets numériques comme si je n’existais déjà plus pour elle.

Je me retiens tout juste de balancer au sol son bocal à la con.

— J’insiste, réitéré-je en la flinguant du regard.

— Désolée, mais je ne peux pas.

— Appelez un responsable !

Si elle croit que je vais m’arrêter là, elle se fourre le doigt dans l’œil ! Elle me fait quoi, au juste ? Un délit de sale gueule ?

— Mademoiselle, je vous prierai...

— De rien du tout ! poursuis-je à sa place. Je me suis déplacée pour un entretien d’embauche et je compte bien m’y rendre. Vous ne connaissez rien de ma vie, ni moi de la vôtre. Alors, pour notre bien commun, vous avez intérêt à m’indiquer...

Elle presse un petit bouton rouge à côté d’elle. *Nom di Dju*, elle appelle carrément la sécurité ? Du mouvement dans ma vision latérale me confirme mes soupçons. Deux gorilles en costume noir – vive les clichés – s’approchent

d'un pas raide. Je n'en reviens vraiment pas ! Tout ça pour cinq minutes de retard ?

Mon corps se crispe par réflexe, et les battements de mon cœur deviennent encore plus irréguliers. Tous les regards me scrutent, pour la deuxième fois de cette fichue matinée.

— Bonjour, Dorothée ! s'exclame soudain une voix à côté de moi.

Sur ma gauche, un homme en costard gris tend un sac en papier kraft à l'odieuse hôtesse. Aussitôt, le rouge envahit les joues de celle-ci.

— Merci..., répond-elle dans un petit couinement avant de reporter des yeux méfiants vers moi.

— Un problème ? s'enquit alors l'importun qui n'a même pas fait la file.

Bon, OK, il ne venait que déposer un sac. Mais quand même ! Si je l'avais imité, il aurait toujours été neuf heures et quart, et cette peste m'aurait laissée passer ! Il regarde désormais d'un air attentif les deux agents de sécurité qui nous entourent.

— J'ai un entretien d'embauche à neuf heures et quart, tenté-je aussitôt.

Il tourne alors la tête vers le cadran numérique, et je lève les yeux au ciel. Encore un qui va me faire la...

— Vous devriez vous dépêcher, vous n'êtes pas en avance, commente-t-il soudain. Messieurs, inutile d'accompagner cette jeune personne, je vais lui indiquer le chemin.

— Mais..., bredouille l'hôtesse, plus rouge qu'une pivoine.

— Allons, Dorothée, on est lundi.

L'intéressée hoche la tête mais me darde un regard noir, que je lui rends. L'homme m'invite à le suivre d'un signe de main. Je m'exécute et, si je m'écoutais, je tirerais bien la langue aux deux gorilles qui m'épient.

Au lieu de ça, je me concentre sur mon « sauveur ». Lisez bien les guillemets, car je m'en serais tout à fait bien sortie sans lui. Les hommes qui voient en chaque fille une demoiselle en détresse m'insupportent. Pour le coup, je dois avouer que ça m'arrange.

Tandis qu'il m'entraîne jusqu'à une rangée d'ascenseurs, je le détaille. Ses traits sont asiatiques, et je m'étonne de le découvrir un peu plus grand que moi. Comment ça, encore des clichés ? Oui, bon, peut-être. Excusez-moi si je n'ai pas que des qualités ! Une raie sur le côté ramène ses cheveux d'un noir de jais vers l'arrière. Ses traits sont harmonieux, et ses yeux sombres pétillent d'intelligence. Il doit avoir la trentaine et, je l'avoue, il est assez agréable à regarder.

— Vous venez pour quelle offre ? questionne-t-il sur un ton léger.

Quelle idiote, je n'ai même pas pensé à le lui préciser !

— Secrétariat.

— Alors vous devez vous rendre au vingt-cinquième étage, commente-t-il.

Nous nous arrêtons derrière une foule qui attend les ascenseurs. Des portes en métal s'ouvrent enfin. Cinq passagers en sortent, puis d'autres s'y engouffrent. L'écran lumineux au-dessus des autres cabines indique « en maintenance ». Cette fois, je panique : cinq minutes de retard, je veux bien, mais là, vu le nombre de personnes qui attendent, dans une demi-heure j'y suis encore. Je repense à Anaïs, à ses yeux pleins d'espoir lorsque je lui ai annoncé mon entretien. Non, je ne peux pas pousser ma chance plus loin !

— L'escalier ? demandé-je vivement.

L'employé tourne un visage surpris vers moi, puis pointe du doigt le bout du couloir. Je le remercie d'un signe de tête et m'y dirige.

— Attendez ! Il y a vingt-cinq étages à monter !

— Oui, oui !

Je ne l'écoute déjà plus et me presse jusqu'à la porte sur laquelle je retrouve le sigle familier d'une ligne crénelée vers le haut. Je la pousse et découvre un univers de béton qui contraste fortement avec le clinquant du hall et des couloirs précédents. Des néons éclairent d'une lumière agressive les marches. On se croirait presque dans un parking tellement tout est dénué de sophistication. Je ne distingue personne, n'entends même pas un écho de pas. Cette cage d'escalier ne doit sûrement pas servir en dehors des urgences. Tant mieux, je n'aurai personne à bousculer.

Je retire en vitesse mes escarpins et grimace en constatant que la peau à l'arrière de mon pied est écorchée. Je les cale dans mes paumes telles des armes, puis commence mon ascension. Mon cœur pompe déjà à toute allure sous l'effet du stress. Malheureusement, cette maudite jupe trop serrée entrave ma progression ! Je prends sur moi et la remonte à mi-cuisse avant de courir de plus belle. Je passe le premier palier, puis le second, le troisième... Je perds vite le compte. Heureusement, chaque porte possède son propre numéro. Ma respiration devient de plus en plus saccadée, et la sueur inonde mon corps.

Vingt-cinq étages ! Ils ne pouvaient pas construire un bâtiment encore plus haut ? C'est le souffle erratique et avec un horrible point de côté que j'atteins enfin la porte n° 25. Je me tiens à la rambarde comme une désespérée, puis m'appuie sur mes genoux. J'y suis arrivée ! Un record, même pour moi ! Si ce n'était pas pour Anaïs... Je ne me moquerai plus jamais des cons qui disent que l'amour donne des ailes !

Mes escarpins dans une main, je libère mon téléphone de l'autre : neuf heures trente-trois. Mes yeux s'écarquillent. Pas le temps de se reposer !

Je remets mes instruments de torture aux pieds, puis pousse la porte. Je distingue immédiatement cinq jeunes femmes installées dans une pièce ouverte sur le couloir. Arrivée à quelques mètres, je ralentis le pas et lève la tête d'un air digne avant de m'asseoir sur le seul siège de libre. Je me penche alors vers ma voisine et lui chuchote :

— C'est bien ici, l'entretien pour le poste de secrétaire ?

Mon interlocutrice me dévisage de la tête aux pieds, puis fronce les sourcils avant d'acquiescer.

— Oui, ça n'a pas commencé, ils sont en retard.

Le soulagement m'envahit, et je me laisse glisser sur la chaise. Les regards de mes concurrentes s'abattent alors sur moi comme des épées, et je serre aussitôt les jambes. Merde, j'oublie encore que je suis en jupe ! Je me redresse et tire sur les pans du tissu pour le ramener aux genoux. Mes mains sont trempées de sueur. Je me crispe davantage. Je n'ose imaginer ma tête. Quelle idiote ! Pourquoi ne pas avoir attendu ce maudit ascenseur ? Et dire que j'avais le temps !

En parlant d'ascenseur, celui-ci s'ouvre, et trois hommes guindés dans leurs costumes-cravates passent devant la petite salle d'attente. Je déteste déjà leurs regards : ils nous évaluent comme de la marchandise. Mes condisciples se redressent un peu plus sur leur chaise, certaines gênées, d'autres enorgueillies par cette attention. Deux des nouveaux venus poursuivent leur chemin, tandis que le troisième, les cheveux châains ramenés en arrière avec du gel, se stoppe pour mieux nous détailler. Son regard circule d'une candidate à l'autre, s'arrête assez longuement sur une grande perche

blonde qui lui sourit d'un air ravageur, puis sur moi. Il semble aimer ce qu'il voit, car un petit pli étire ses lèvres. Je maudis une fois encore mon manque de réflexion. J'espère que cet imbécile ne se méprend pas sur le rouge de mes joues et mon essoufflement. Il ouvre enfin la bouche :

— Bonjour, je me nomme Frank Davis, et me chargerai du recrutement. Chacune votre tour, vous passerez dans mon bureau. Le premier entretien durera une quinzaine de minutes. Puis deux d'entre vous seront sélectionnées pour la dernière épreuve.

Des hochements de tête lui indiquent que son discours a bien été entendu.

— Bien, commençons... Perrine Jourdain.

Une jeune rouquine se lève de sa chaise et adresse un regard timide au recruteur. Celui-ci lui sourit et referme la marche derrière elle. Une fois qu'ils disparaissent totalement dans un autre local, je m'éclipse à la recherche des toilettes. Le type a parlé de quinze minutes, c'est plus qu'il m'en faut pour évaluer mon apparence.

Je continue dans le couloir. Ma droite n'est qu'une succession de murs blancs, tandis qu'à ma gauche se trouvent des bureaux en enfilade, séparés seulement par des cloisons transparentes. Une hybridation entre les open space et les espaces de travail traditionnels. Enfin, je reconnais le pictogramme des toilettes et m'y engouffre. Une odeur de jasmin envahit aussitôt mes narines, et j'apprécie l'atmosphère de propreté qui se dégage du lieu. Ce point est assez rare pour le souligner. J'ai une petite, très petite vessie, ce qui fait de moi la touriste numéro un des toilettes publiques. Au point qu'il m'arrive de les repérer avant chaque sortie en territoire inconnu. Néanmoins, cette fois, elle n'est pas pleine. Dois-je vous rappeler que je n'ai même pas eu le plaisir

de boire une bonne boisson chaude ? Ah, ça, je ne suis pas près de l'oublier !

Je me plante devant le miroir et m'inspecte.

Mes cheveux, d'un blond cendré, sont humides, et je remercie secrètement Anaïs de me les avoir remontés en un chignon si haut. La sueur sur ma nuque les aurait rendus tout poisseux. Je récupère du papier, m'éponge le cou et la poitrine. Le chemisier blanc colle à ma peau et laisse apercevoir les plis de mon soutien-gorge. Je déteste ça. J'essuie également mon dos, sans regarder cette fois les dégâts. J'aurais vraiment dû prendre un haut de rechange !

Puis je m'attaque à mon visage. Le fond de teint a un peu fondu. Je tamponne mes joues et mon front pour l'uniformiser. Peu habituée à me maquiller, je n'ose pas en remettre. Anaïs pestera sans doute à mon retour, mais je préfère ça plutôt que de ressembler à un clown. J'ajoute une touche de rouge à mes lèvres et me répète que je ne dois surtout pas les mordre. D'une part, ça atténuerait leur couleur, d'autre part, je salirais mes dents. Ridicule assuré !

J'inspire, j'expire et essaie de m'habituer au reflet que me renvoie le miroir : une jolie secrétaire en tailleur moulant. D'un coup, j'ai envie de tout laisser tomber. Cette image ne me ressemble tellement pas ! Mon jean et mes baskets me manquent ! Je me pince les joues. Bon sang, je le veux ce job ou pas ? C'est juste pour un entretien, un foutu entretien. Je dois donner bonne impression. Même si je doute que tromper mon employeur soit la solution.

La tête haute, je retourne dans la salle d'attente. La tension est palpable. Une fille se ronge les ongles, une autre ne cesse de bouger sa jambe. Seule la grande blonde affiche un air assuré. Les premiers boutons de

son chemisier sont ouverts, dévoilant une poitrine pulpeuse. Une ligne de dentelle blanche en dépasse même. Cela m'irrite et m'amuse à la fois.

— Nathasha Van Herck.

D'un mouvement étudié, elle se relève et affiche son plus beau sourire plastique au recruteur. Celui-ci a déjà oublié la petite rousse qui se rassied, la tête basse. La dénommée Natasha disparaît dans le bureau, et les coups d'œil scrutateurs commencent. Je sais ce que les autres pensent : la première candidate détient les questions. Va-t-on essayer de lui tirer les vers du nez ? Ce serait déloyal... Tellement déloyal... Bon allez, quoi, ne me dites pas que, à ma place, vous n'y songeriez pas aussi ?

Elle se lève et se dirige vers les toilettes. Le postérieur des filles gigote sur leur chaise. Nous sommes tentées, mais aucune ne prendrait le risque de rater son tour. Finalement, la rouquine se rassied après cinq bonnes minutes. Mes yeux se posent sur mes ongles. Je me retiens tant bien que mal de ne pas les porter à ma bouche. Anaïs a essayé de les rendre présentables, mais je les ai tellement triturés depuis ma naissance qu'elle a vite renoncé à les peindre en rouge. Selon elle, il valait mieux qu'ils n'attirent pas trop l'attention. Tant mieux, je ressemble déjà assez à la pin-up que je ne suis pas.

— Christine Janssens.

Je me lève par automatisme, et la dénommée Natasha me frôle avec un sourire triomphant sur les lèvres. Est-ce moi, ou un bouton supplémentaire de son décolleté y est encore passé ?

— Veuillez me suivre.

Je n'ai pas le temps de lui exprimer le fond de ma pensée que le recruteur m'entraîne avec lui. Nous pénétrons dans un bureau moderne composé d'une table et de beaucoup d'armoires.

— Asseyez-vous, je vous prie.

Je m'exécute sans le lâcher du regard. Ses yeux parcourent une feuille – mon CV, très certainement.

— Pourquoi avoir postulé chez Electronic Dreams ? Que pouvez-vous me dire de notre entreprise ?

Voilà, l'interrogatoire commence ! En bonne élève qui a répété une dizaine de fois son texte, je m'exécute :

— Electronic Dreams est une entreprise à la pointe de la technologie. Fondée il y a cinq ans, elle a très vite rejoint le rang des plus grosses firmes internationales, notamment en proposant aux consommateurs des applications qui répondent à des besoins très spécifiques comme « Rencontre ton alter ego » ou « Maman solo cherche âme sœur ».

Je m'arrête un instant et me mords la lèvre. J'ai toujours envie de pouffer en songeant à ces applications absurdes. Non mais sérieusement, y a des gens qui s'inscrivent pour qu'un algorithme leur trouve le conjoint parfait ? Et encore plus un père pour leurs gosses ? C'est d'un ridicule ! Je poursuis, à la limite de croiser mes doigts dans le dos :

— Je veux m'investir dans une boîte utile à la société. De plus, l'histoire d'Electronic Dreams m'inspire. Les fondateurs sont partis de rien et occupent désormais les premières places du marché mondial. Electronic Dreams rassemble toutes les valeurs auxquelles j'aspire : le travail, l'acharnement, la détermination. Tout ce qui me caractérise.

Je reste bien droite sur ma chaise tandis que le recruteur acquiesce à mes propos. Je ne me suis pas trompée dans mon petit discours, Anaïs peut être fière de moi !

— Comment se nomment les fondateurs ?

Cette fois, en revanche, c'est la déconvenue. Electronic Dreams, c'est Electronic Dreams ! Pourquoi aurais-je

cherché le nom des fondateurs ? En plus, je ne vais même pas bosser pour eux.

— Le patron du département des applications s'appelle Johan Peeters.

Le recruteur passe une main dans ses cheveux. Je sais que j'ai dévié de la question, mais il est préférable de montrer que je détiens quand même certaines informations qui pourraient me faire gagner des points. Je sens mon sang chauffer. Jamais je n'aurais pensé qu'on me demanderait l'organigramme de la boîte ! Que je connaisse le responsable direct pour le job auquel j'ai postulé devrait suffire, non ?

Le recruteur continue jusqu'à la question qui fâche :

— Votre examen écrit est très bon. En revanche, votre CV... est un peu léger. Vous avez suivi des stages tout au cours de l'année dernière...

— Je vous ai même joint les lettres de recommandation.

Il me lance un regard perçant, et je me dandine sur ma chaise. Ma belle coach me l'avait dit : ne surtout pas interrompre le recruteur, surtout si c'est un homme.

— Néanmoins, votre CV est vide sur les cinq années précédentes.

— J'avais envie de voir du pays.

Bon, c'est un mensonge, et alors ?

— Cinq ans à parcourir le monde ?

Il hausse un sourcil circonspect, et j'ai soudain envie de le lui épiler à la cire chaude !

— N'est-ce pas là une belle preuve de détermination et de débrouillardise de la part d'une jeune femme ?

Je m'appuie contre le dossier d'un air qui se veut décontracté, alors que mon sang bout à l'intérieur. Il n'insiste pas, mais son sourcil ne se décolle pas de son

front. Je continue à lui répondre jusqu'à ce qu'il me congédie.

Une fois mon siège regagné dans le couloir, je ne me berce pas d'illusions : malgré ma préparation et mes bons résultats au test écrit, mon manque d'expérience va me nuire. Ma reconversion professionnelle s'annonce mal. Je ne vais toutefois pas m'amuser à travailler gratos pour des boîtes jusqu'à ce qu'elles estiment que je possède les compétences requises, si ? À vingt-six ans, il est temps que je trouve un vrai taf ! Après ils seraient même capables de dire que je suis trop « vieille ». Je me vois déjà décortiquer la page des annonces pour senior.

Natasha m'observe avec un sourire sournois aux coins des lèvres. Bon sang, celle-là, je lui ferais bien la tête au carré ! Je préfère l'ignorer, je ne dois pas oublier que je joue aujourd'hui un rôle : celui de la petite secrétaire abrutie et bien sage.

L'heure passe jusqu'à ce que chaque candidate soit interrogée. Enfin, alors que je n'en pouvais plus de rester assise sur ces maudites chaises inconfortables, le recruteur débarque.

— Mesdames, je vous remercie d'avoir patienté. Vous auriez chacune été un précieux élément pour Electronic Dreams, mais je me dois de n'en choisir que deux pour l'évaluation auprès du directeur de la cellule. Natasha Van Herck, Rose Cloes, veuillez me suivre.

La déception me fait l'effet d'une douche froide. La blondasse se lève, toute heureuse de son succès, et, un instant, je songe à étendre ma jambe pour faire tomber cette pimbêche. Voilà qui m'arrache un petit rictus. Néanmoins je la laisse passer avec sa plastique parfaite. Sa main vient alors se placer dans son dos, et son majeur se lève à notre attention. Non mais quelle garce ! Les autres filles échangent un regard outré tandis que la

brunette du nom de Rose baisse la tête, gênée. Le recruteur, lui, bien sûr, n'a rien remarqué.

La petite salle d'attente n'est plus que soupirs et gémissements. Les candidates refoulées se lâchent enfin :

- Elle s'y croit totalement !
- J'espère qu'elle n'aura pas le poste !
- Elle mériterait qu'on l'attende à la sortie...

Cette idée ne serait pas pour me déplaire, mais l'intéressée n'en vaut vraiment pas la peine. Je m'étire, l'air de rien, lorsqu'une mince bande claire sur mon collant m'interpelle. Je me penche et la suis du regard jusqu'au gros trou au-dessus de mon talon gauche. Génial ! Mon collant est filé, sans doute depuis ma course dans l'escalier, et personne n'a eu la décence de me le dire.

Je ferme les yeux pour ne pas éclater. Toutes les femmes sont décidément des garces, car ce n'est pas le genre de détails qui aurait pu leur échapper.

Je rassemble le peu de dignité qu'il me reste, me lève d'un mouvement raide et me dirige vers l'ascenseur. Je suis en colère, mais surtout très triste. C'est con, mais ça me bouffe. Encore un entretien raté ! En réalité, je ne tenais pas plus que ça à ce job mais je souhaitais tant annoncer une bonne nouvelle à Anaïs !

Anaïs, c'est ma muse, la femme de ma vie. Je l'aime vraiment comme une dingue, au point d'avoir embrassé une autre carrière professionnelle pour elle. Elle est ma bouffée d'oxygène, mon monde à moi. Et depuis plus d'un an, je ne suis qu'une source de déception pour elle. J'ai parfois l'impression de tenir le rôle du mec avachi sur le canapé, une bière à la main, qui attend que ça passe. Je vous jure pourtant que j'ai tout essayé : formation accélérée de secrétariat – un boulot tranquille, comme elle me l'avait demandé –, stages pourris où j'ai davantage appris à préparer un café qu'à gérer des

responsabilités et même des heures sup de baby-sitting ! Non mais je vous jure... Si j'avais cru un jour en arriver là...

J'appuie pour la troisième fois sur le bouton de l'ascenseur, la mort dans l'âme. Il est si lent que les autres candidates m'ont rattrapée. J'ai la désagréable impression que le regard de chacune se porte sur mon collant filé. Ça doit être psychologique.

— Attendez ! s'écrie soudain une voix au fond du couloir.

Toutes les têtes se retournent sur le recruteur qui nous rejoint au pas de course. C'est moi ou il semble presque... effrayé ?

— Christine Janssens ?

Mon cœur manque un battement. Si on additionne l'expression de ce mec à mon nom, y a de quoi se sentir mal !

— Christine Janssens ? répète-t-il, ses yeux se posant cette fois-ci sur ma personne.

Les filles s'écartent d'un bon mètre comme si j'avais la peste.

— Oui, c'est moi.

Ma réplique est ridicule, j'en conviens. Mais que voulez-vous répondre ?

— Vous êtes attendue au trentième étage pour un second entretien.

Il a prononcé cette phrase d'une traite, la gorge serrée.

— Un second entretien ? répété-je bêtement. Vous reconsidérez donc ma candidature ?

— Non, avoue-t-il, mal à l'aise. C'est pour un autre emploi.

— On peut tenter aussi ? s'exclame alors une de mes concurrentes.

— Non, ce sont les ordres.

Je suis la nouvelle Natasha du groupe, celle que l'on foudroie du regard. Le gars recule d'un pas lorsqu'il déclare :

— Montez immédiatement, on vous attend.

— Attendez, de quoi s'agit-il ?

Inutile, le recruteur fait la sourde oreille. J'ai véritablement la chair de poule. Je ne sais si c'est dû à l'espoir qui renaît dans mon cœur ou à toutes ces chattes autour de moi, prêtes à sortir leurs griffes. Que dois-je faire ? Attendre ou emprunter l'escalier ? Au souvenir de mon état précédent, je vote pour le premier choix. De plus, je ne veux pas avoir l'air d'une désespérée.

Les portes automatiques s'ouvrent, et les filles s'avancent. Comme la flèche indique que l'ascenseur redescend, je préfère patienter. Je prendrai le suivant, quitte à attendre encore une dizaine de minutes. Cependant, je m'en mords vite les doigts : cet engin est d'une lenteur démesurée !

Je me retrouve donc avec, pour seule compagnie, mon stress et mes questions. Finalement, je m'énerve et emprunte la cage d'escalier. J'ai déjà monté vingt-cinq étages, ce n'est pas cinq de plus qui vont m'effrayer ! Je retire mes escarpins et entame l'ascension, plus lentement cette fois.

Le dernier palier atteint, je me fige et regarde mon collant. Bon sang que ce truc m'énerve ! Tant pis, d'un geste brusque je le descends jusqu'à mes chevilles et l'ôte. Que la séance de cire chaude serve au moins à quelque chose ! Je renfile mes chaussures sur ma peau nue et m'apprête à tirer la porte lorsque celle-ci manque de m'écraser le nez.

Par réflexe, je me recule tandis qu'une jeune femme en tailleur et aux cheveux détachés se fige devant moi. Ses yeux sont noyés de larmes et le U inversé que forment

ses lèvres indique qu'elle va éclater à tout moment. Je me décale, ne sachant comment réagir, et elle se précipite sur la volée de marches.

Super ! Ça n'augure rien de bon. J'inspire et pénètre au sein du trentième étage.



Je suis obligée de me cacher les yeux tellement la lumière irradie du lieu. Il n'y a pas de plafond, du moins, pas comme on a l'habitude d'en voir : une immense verrière s'étend tout autour et au-dessus de moi. Je n'ose pas imaginer les records de température que pourrait atteindre cet étage sans clim. Pourvu que celle-ci ne tombe jamais en panne ! Vu ma disposition à la transpiration, cet endroit deviendrait un véritable enfer dans quelques mois, en plein cœur de l'été. Mais un enfer magnifique, je le reconnais...

Un instant, je reste confuse face à la beauté de ce grand ciel bleu.

— Christine Janssens ?

Je me raidis et tourne la tête. Un grand gaillard blond patiente devant les portes de l'ascenseur. Il porte une cravate bleu marine assortie à son costume.

— David Langlois, se présente-t-il en s'approchant. C'est moi qui mènerai votre entretien. Veuillez me suivre.

Il n'attend pas que je valide ni même que je réponde. Les « visiteurs » ne doivent pas se bousculer à cet étage. Mon regard court sur la moquette : elle est aussi verte qu'une pelouse, ce qui accentue ma surprise. J'ai à peine le temps de distinguer un bureau d'accueil transparent, similaire à celui de l'entrée, que mon guide m'entraîne dans un bureau aux parois de verre, meublé d'une table et de deux sièges.

— Asseyez-vous.

Les chaises elles-mêmes sont conçues dans du plastique transparent. Très pratique, une fois encore, lorsqu'on porte une jupe. Avec ma chance, je parie que ma peau va y rester collée et que je repartirai avec deux marques bien rouges ! Je comprends mieux à présent l'intérêt des collants.

Ma tête fourmille de questions, mais Anaïs m'a bien briefée. Je ne dois pas prendre la parole en premier, même si, en l'occurrence, je n'ai aucune idée du job pour lequel on souhaite m'embaucher. Le recruteur se tient droit et raide, comme si lui-même passait le test.

— Parlez-moi un peu de vous, commence-t-il.

Mode « élève modèle » enclenché !

— Je me nomme Christine Janssens, j'ai obtenu mon diplôme de secrétariat par correspondance et suivi plusieurs stages dont vous pouvez découvrir les lettres de recommandation...

— Non, me coupe-t-il aussi sec. Parlez-moi de vous. Quels sont vos loisirs ? Vos intérêts dans la vie ?

Cette fois, je me contracte. Ma fiancée m'avait avertie que ce genre de questions pouvait être posé, mais elles me perturbent. Quel rapport avec le travail ?

— J'aime la randonnée, le tennis et la danse.

La randonnée pour l'endurance, le tennis pour la compétition et la danse pour l'aspect sophistiqué. Bon,

seule la première réponse est vraie, mais qu'importe, si j'ai le job ? Certes, j'aurais préféré la vérité, toutefois Anaïs m'a formellement interdit de mentionner ma ceinture noire de judo. Selon elle, cette information pourrait effrayer les recruteurs.

— Votre couleur préférée ?

Merde, ça, je ne m'y attendais pas ! Que dois-je répondre ? Comme dirait ma muse : « Le noir n'est pas une couleur. »

— Rose.

Voilà qui fait beaucoup plus « secrétaire », non ?

— Votre animal préféré ?

— Le chat.

Tout le monde aime les matous, cela me paraît une réponse sûre. Néanmoins, ce type m'enquiquine de plus en plus. C'est quoi, un test psychologique ?

— Savez-vous garder des secrets, mademoiselle Janssens ?

Cette fois, je m'agace. C'est quoi, ces questions à la con ?

— Pourquoi ? Vous pensez qu'une femme ne peut pas tenir sa langue ?

Oups, là, j'ai peut-être un peu déconné... Pour la première fois, les yeux de mon interlocuteur dérivent de sa foutue feuille de route, et il m'analyse d'un air curieux. Sa mâchoire se contracte, puis il se frotte l'oreille gauche. Enfin, il déclare :

— Il s'agit d'un emploi d'assistante à la direction même d'Electronic Dreams. Ce qui implique un haut niveau de confidentialité. Certaines informations doivent rester au sein de l'entreprise et ne jamais fuiter.

— Je ne suis pas une...

J'allais dire « balance », mais je me reprends à temps :

— Une commère.

— Bien.

Il retourne sur sa feuille comme s'il se foutait de mes propos. Des questions, plus ridicules les unes que les autres, pleuvent, et je réponds machinalement, presque sans l'écouter. Je ne comprends pas. Un poste d'assistante de direction ? Pourquoi ne pas sélectionner Natasha ou la dénommée Rose ? Elles semblaient avoir amassé plus de points que moi. Je réfléchis sans doute trop, ça me perdra un jour.

— Est-ce une bague de fiançailles à votre doigt ?

Je sursaute et le gratifie d'un coup d'œil scrutateur, mais il m'ignore habilement.

— Si on en croit les codes sociaux, oui.

Cette fois, il relève la tête. Ses paupières se plissent, et il réitère sa question :

— Allez-vous bientôt vous marier, oui ou non ?

— Oui.

— Voulez-vous des enfants ?

— Cette question n'est pas réglementaire.

Ses sourcils se froncent. Je me crispe sur ma chaise et me mords la lèvre. J'ai encore parlé plus vite que je n'aurais voulu ! Je reprends alors :

— Peut-être un jour, annoncé-je, mais pas maintenant.

Je serre les poings pour ne pas exploser. Il faut vraiment que je tienne à Anaïs pour répondre à cet interrogatoire déplacé. Je sais très bien qu'un employeur n'est pas en droit de m'interroger sur ces sujets. Une boîte n'a pas à embaucher une femme sur la possibilité ou non qu'elle prenne un congé maternité ! C'est sexiste, c'est... Ah, je n'ai pas de mots, ça me dégoûte !

— Bien, une dernière chose.

Il se lève et touche la paroi transparente. Aussitôt les vitres autour de nous s'opacifient, et même le ciel

bleu disparaît. Je me retrouve dans un cube entièrement noir, illuminé par des halogènes incrustés au plafond. Nous sommes coupés de l'extérieur, et un sentiment de malaise se diffuse dans mon ventre.

— Déboutonnez votre chemise.

— Pardon ?

Je manque de m'étrangler. Ai-je bien entendu ?

— Nous attendons de nos employés une complète obéissance. Soyez mignonne, déboutonnez votre chemise.

Il s'appuie en arrière contre son bureau et me fixe sans ciller. Le rouge me monte aux joues. Pour qui se prend-il ? C'est du harcèlement sexuel !

— Déshabillez-vous si vous voulez ce job ! hurle-t-il presque.

Cette fois, je me relève d'un bond, faisant tomber ma chaise au passage. Mes poings se serrent et se desserrent. Je suis complètement hors de moi, et ce n'est jamais bon. J'opère un demi-tour et pousse sur la paroi qui devrait être la porte. Rien. Elle ne cède pas. Pourtant je suis sûre de ne pas me tromper. C'est donc un piège !

Un souffle chaud me chatouille le cou, et des doigts remontent le long de mes biceps.

— Vous avez admirablement bien répondu jusqu'ici... Pourquoi ne pas...

L'imbécile n'a pas le temps de finir sa phrase qu'il se retrouve plaqué contre la vitre. D'un geste sûr, je maintiens son bras dans son dos et sa joue contre la surface lisse.

— Déverrouille la pièce avant que je me fâche vraiment !

Le gars semble complètement paniqué. Il jette des regards apeurés autour de lui. En revanche, il ne m'obéit pas. Je remonte un peu son bras et, cette fois, il couine. Je

remarque alors le petit appareil dans son oreille. J'avance ma tête, et des sons étouffés me parviennent. Une oreillette ! L'enfoiré !

Sa main valide tâtonne autour de lui, et les vitres redeviennent transparentes. Deux femmes sursautent à l'extérieur du bureau en voyant la trogne du gaillard écrasée. Je le lâche avant qu'elles aient la bonne idée d'appeler la sécurité.

Cette fois, la porte ne me résiste pas, et je lève mon majeur bien haut avant de décamper. Cette boîte m'a mise hors de moi, et le psy l'a bien dit : dans ce genre de situation, mieux vaut que je me casse plutôt que de tout faire péter !

Je repère un ascenseur à l'écart des autres. Sans réfléchir, je m'y dirige et appuie sur le bouton. Il n'y a pas de flèche, seulement un 0 et un P1. Parfait. Le trentième étage dispose même de son monte-charge personnel, je ne vais pas me priver ! Quelqu'un prononce mon nom derrière moi. Merde, j'aurais peut-être dû prendre l'escalier finalement ! Ou peut-être casser les deux jambes du recruteur...

Alors que je m'interroge réellement sur les avantages de cette idée, les portes s'ouvrent. Je m'engouffre dans la cabine sans attendre et appuie sur le 0, juste en dessous du 30°. C'est bien un direct comme je le pensais.

— Mademoiselle Janssens !

Allez, foutu ascenseur ! La double porte en métal s'enclenche lorsque deux bras puissants s'interposent. Je la vois se rouvrir, et je prépare mon poing pour le balancer dans l'horrible figure blonde.

Un visage apparaît, et ma surprise est telle que j'en oublie aussitôt mon geste. Ce n'est pas le recruteur indécent qui m'observe d'un regard brûlant, mais le

bel homme asiatique qui m'a sauvé la mise à l'accueil, quelques heures plus tôt.

— Vous avez réussi.

— Pardon... ? bredouillé-je sans rien comprendre.

La cravate chiffonnée et le souffle court, il reste en travers des portes automatiques, qui se referment et s'ouvrent sur lui.

— Mademoiselle Janssens, vous avez le job.



Avachie sur mon canapé, je tourne et retourne la carte de visite entre mes doigts. À force de la triturer, les coins sont cornés. Je dois reconnaître que le design me plaît : une encre d'un noir brillant révèle les coordonnées d'Electronic Dreams, le tout sur un carton gris foncé très classe.

« Mademoiselle Janssens, vous avez le job. » La scène se répète en boucle dans ma tête. Devinez ce que j'ai répondu ? « Hors de question de travailler pour des cinglés ! » Malgré tout, l'Asiatique ne s'est pas démonté et m'a tendu sa carte de visite en me demandant de prendre le temps de réfléchir.

Je l'ai acceptée, plus pour me débarrasser de lui que pour lui donner de l'espoir. Son nom en relief sur le carton me laisse songeuse.

Park Sung-Jae

Il ne sonne pas du tout japonais comme je l'avais cru d'abord. Je soupire : quelle importance, de toute façon ? Je ne rappellerai pas ce type !

La porte du loft claque, et je me redresse aussitôt. Une créature de rêve se matérialise devant moi : grande et longiligne, elle possède des cheveux d'un roux éclatant qui cascaden jusqu'au bas de ses reins. Je la regarde enlever ses talons hauts et m'attarde sur ses chevilles fines, le galbe de ses mollets puis de ses cuisses. Cette petite robe moulante lui va à ravir ! Sans aucune retenue, je plonge mes yeux dans son décolleté. Anaïs sait me faire craquer !

— Alors, comment ça s'est passé ? me presse-t-elle.

Elle s'approche et appuie ses bras sur le canapé. Je me noie immédiatement dans ses iris d'un bleu presque transparent.

— Allô ? Anaïs appelle la Lune !

Ses lèvres pleines s'étirent, et je n'ai qu'une envie : les dévorer ! Comme lisant dans mes pensées, celle-ci s'écarte :

— Je te vois venir..., ajoute-t-elle. Dis-moi comment s'est déroulé ton entretien.

Elle se débarrasse de ses collants. Malgré mon désir d'en découvrir plus de sa peau si douce et pâle, je détourne le regard pour avouer :

— Je n'ai pas eu le job...

Son soupir me brise le cœur. Comment lui en vouloir ? C'est peut-être le vingtième entretien que je rate.

— Tu t'es tenue droite, comme je te l'ai montré ? Tu n'as utilisé aucun mot déplacé ?

— J'ai fait tout comme nous avions répété.

J'évite de préciser que mes vêtements étaient trempés de sueur et mon collant déchiré. Sur ce dernier point, elle le découvrira de toute façon assez vite, puisqu'il lui appartient.

— Tu n'as fait aucune bêtise ? Tu es sûre ?

Cette fois, elle me détaille de manière inquisitrice, et je rejoue la matinée dans ma tête.

— Chris... ?

— Bon... J'ai peut-être écrasé la tronche d'un employé contre une vitre...

— Tu as quoi ? s'exclame-t-elle en se figeant tout à fait.

— Mais c'était après avoir su que je n'avais pas le job ! protesté-je aussitôt.

Inutile de lui préciser qu'il y avait un deuxième entretien.

— Chris, tu ne peux pas agresser les gens comme ça ! Cette fois, elle s'assied à côté de moi.

— Le recruteur voulait que je déboutonne ma chemise..., maugréé-je, la tête basse.

Elle me relève le menton et tente de capter mon regard.

— Sérieusement ?

Je hoche la tête.

— Tu es sûre que tu n'as pas mal interprété ? Tu te rappelles, la fois où...

La colère m'envahit. Mes réactions sont parfois intenses, mais de là à ne pas reconnaître une tentative de chantage...

— Je t'assure que ça n'a aucun rapport.

J'essaie de retenir mon amertume, et elle laisse tomber sa main, en signe de capitulation. Je déteste la décevoir. Le problème, c'est que je ne suis pas douée pour trouver des mots de réconfort.

— Qu'est-ce que c'est ? demande-t-elle alors.

Je suis son regard jusqu'à la carte de visite posée sur le canapé.

— Un type m'a laissé ses coordonnées pour un autre job.

— Mais c'est fantastique ! s'exclame-t-elle en joignant les paumes.

Néanmoins, elle déchant vite en voyant ma tête.

— Ne me dis pas que tu ne comptes pas donner suite ?

Mon silence parle de lui-même.

— Chris ! s'agace-t-elle en se relevant. Cela fait six mois que tu traînes sur mon divan ! Tu as besoin d'un travail, ne serait-ce que pour te changer les idées !

Je me redresse, profondément énervée.

— Qu'est-ce que tu fais ? Je te parle ! rétorque Anaïs.

— Je bouge mon cul de *ton* divan ! lâché-je, mauvaise.

Elle soupire et passe une main sur son front, secouant par là même ses boucles rousses. Elle reprend :

— Tu sais bien que ce n'est pas un problème d'argent...

Un grognement lui répond. J'en ai conscience, même si ça me fout les boules d'être entretenue. Après, elle a sa part de responsabilités aussi. J'ai abandonné ma carrière précédente pour elle, afin qu'elle puisse dormir la nuit. Je l'aime, je ne le lui reprocherai jamais. Il n'empêche... Mon ancien boulot me manque. Et que tous les employeurs que j'ai rencontrés me traitent comme une potiche blesse mon ego.

— Est-ce que tu veux bien reconsidérer cette offre ? Juste... laisser une chance ? Pour moi, s'il te plaît ?

Sa lèvre inférieure se plie. Ça y est, elle dégaine les armes. Ma résistance fond quand elle affiche cette petite moue boudeuse.

— Tu sais que je risque encore de me planter ?

Je ne peux pas m'empêcher d'être défaitiste. Je le sens mal, ce job. Il cache quelque chose de louche.

— Je vais t'entraîner, m'assure ma fiancée.

Elle se lève et fait doucement glisser la bretelle de sa robe le long de son épaule. Puis elle réitère de l'autre côté. Malgré moi, mes yeux se figent sur son mouvement.

— Qu'est-ce que tu fais ? balbutié-je

— Je vous obéis, monsieur le recruteur.

Je déglutis tandis que mon ventre se contracte. Elle me charrie, mais je ne parviens pas à la quitter du regard. D'un geste assuré, sa robe glisse sur ses épaules, puis jusqu'à ses hanches. Seuls ses cheveux cachent désormais sa poitrine que je sais parfaite. Elle s'approche alors vers moi d'un air félin. Ses doigts, si délicats, se posent sur ma nuque et me provoquent des frissons délicieux.

— Anaïs...

— Dis-moi que tu vas rappeler...

Ses mains continuent leur petit jeu sensuel, bientôt aidées par ses lèvres.

— Allez, Chris...

— OK, je cède. Mais avant, j'ai une chose à régler.

Je l'attrape par les fesses et la soulève du sol. Un peu plus grande que moi, elle ne pèse cependant presque rien. J'avance de quelques pas lorsqu'elle proteste :

— Le lit est de l'autre côté.

Je lui mordille la peau et grommelle :

— Il n'y a pas de lit dans un bureau, mademoiselle la candidate.

Elle glousse avant de gémir sous mes caresses.



Je suis faible, j'ai téléphoné. Parfois j'ai l'impression de penser avec mon clito. L'amour peut nous rendre parfaitement idiots. Bref, j'ai composé le numéro de Park Sung-Jae, et une secrétaire m'a répondu. Apparemment,

elle attendait mon appel puisqu'elle m'a aussitôt donné une adresse et une heure de rendez-vous. Ce qui m'a contrariée d'entrée de jeu. Ce type savait déjà que j'allais mordre à l'hameçon ! Tant de confiance en soi m'agace. Juste pour cette raison, je crève d'envie de lui poser un lapin. Mais voilà, j'ai promis à Anaïs...

« Bonne chance », m'a-t-elle soufflé avant de partir bosser dans un tailleur crème à couper le souffle.

Vous allez dire que j'exagère sur la beauté de ma fiancée : il n'en est rien. Tandis que je me retrouvais au chômage, elle signait avec une agence de mannequinat très en vogue de la capitale. Parfois, je m'arrête sur une photo d'elle dans la rue et me prends à rêvasser. J'ai alors envie de crier à tous ces mecs qui matent l'affiche : « C'est ma femme ! » Anaïs est belle, intelligente, drôle. Jamais je n'aurais pensé qu'elle s'intéresserait à moi. Elle ira loin, et je sais que son rêve de devenir actrice se réalisera. Ce n'est qu'une question de temps.

Je secoue la tête. Je dois absolument trouver un emploi et cesser de lui faire honte. J'ai mes raisons de ne pas l'accompagner à ses soirées mondaines. Je peux déjà vous en énumérer plusieurs :

- ✓ Je risquerais de casser la gueule de tous les mecs qui louchent sur elle.
- ✓ Je ne suis rien ni personne. Je ne possède pas d'argent, pas de parents riches ni de poste prestigieux.
- ✓ Je ne suis même pas bien gaulée. Ma poitrine est menue, mon visage banal. Anaïs répète souvent que le vert de mes yeux est très séduisant, mais je la soupçonne d'essayer de dénicher au moins un élément à mettre en valeur.
- ✓ Je suis sûre que, à bien y réfléchir, je peux trouver un dernier point. Tiens, voilà ! Mon langage parfois très « fleuri », pour rester polie. C'est plus

fort que moi, ça m'échappe. J'aime dire ce que je pense. Et tous ces culs serrés réunis autour d'une piscine à boire des cocktails me hérissent le poil. Je préfère mille fois me retrouver sur le canapé à mater un bon film. Malheureusement, l'emploi du temps de ma fiancée ne permet pas souvent ce genre de distractions. Et dire que, à une époque, c'est elle qui attendait que je rentre le soir...

Me voici arrivée à l'adresse indiquée par l'employé au téléphone : « Près de la fontaine de Jeanneke-Pis. » Drôle d'endroit pour un rendez-vous. J'ai cinq minutes d'avance. Oui, vous pouvez rire : je me plains de cette opportunité d'embauche, pourtant, je reste ponctuelle. Je précise quand même que, la veille, mon retard n'était pas de mon fait : je n'avais pas ma boisson chaude du matin, un connard m'avait irritée, puis je me suis perdue. Ça ne vous est jamais arrivé, peut-être ?

Par bonheur, l'heure de table est passée, et peu de gens se bousculent dans la petite impasse. Pour tuer le temps, je sors mon téléphone et y découvre un message de ma belle :

Anaïs : T'es la meilleure !

Ses encouragements m'apaisent. J'espère qu'elle a raison. Comme mon homme ne se montre pas, je décide de me mettre à jour sur mes lacunes de la veille. Je tape « Electronic Dreams » couplé au mot « fondateur ».

Electronic Dreams a été fondé dans les années 2000 par trois associés : Andrew Hopkins, Jeff Wilmotte et Sung-Jae Park...

Mon sang se fige, et je récupère en catastrophe la carte de visite. L'orthographe du dernier nom est exactement la même. Ne me dites pas que le type qui m'a sauvé la mise à l'accueil est l'un des grands patrons de la boîte ? Non, il se peut que son nom soit très commun, tels les Dupont en France ou les Lee en Chine.

Pour me rassurer, je clique sur le lien, et une photographie d'un bel homme asiatique apparaît, l'air sévère.

— Mademoiselle Janssens ?

Je relève la tête et découvre son double en train de me fixer. Mon regard passe de mon téléphone à l'individu en face de moi, et je rougis avant de faire disparaître la source de mon embarras.

— Bonjour, articulé-je difficilement.

— Bonjour, me répond-il d'un air aimable.

Pas de doute, Park Sung-Jae est bien l'un des P-DG d'Electronic Dreams. Cet homme possède les mêmes traits que ceux sur la photo, bien qu'il me semble plus détendu en vrai.

Il pivote soudain vers la fontaine et porte ses mains derrière son dos.

— Que pensez-vous de cette sculpture ? me questionne-t-il. Personnellement, j'ai toujours trouvé dommage que les touristes se bousculent face au Manneken-Pis et ignorent son homologue féminin.

Je fronce les sourcils. De toutes les conversations que je pouvais imaginer, c'était bien la dernière à laquelle je m'attendais. Polie, je détaille la statue en bronze protégée par une grille rouge. Haute d'environ cinquante centimètres, une petite fille nue urine en position accroupie. J'avoue qu'elle est craquante avec ses deux couettes, mais Jeanneke est à mille lieues de mes préoccupations.

— Est-ce pour me montrer cette fontaine que vous vouliez me voir ?

Je n'ai clairement pas envie de jouer aux devinettes ni de me montrer polie plus longtemps.

— Je pensais que vous apprécieriez un point de rendez-vous qui répare une inégalité hommes-femmes dans la capitale.

Un sourire faux étire le coin de mes lèvres.

— Debouvrie l'a surtout installée ici pour attirer des touristes vers les restaurants qu'il possédait. Les belles intentions cachent toujours quelque chose.

Je le gratifie d'une œillade appuyée, lui signifiant bien que je ne me laisserai pas abuser par son petit jeu. Au lieu de tenter de se défendre, le P-DG d'Electronic Dreams sort une pièce de sa poche et la lance dans le bassin.

— Vous pensez réellement que votre vœu va s'exaucer ?

C'est plus fort que moi, je ne peux empêcher mes sarcasmes lorsqu'une situation m'échappe.

— À défaut, elle servira aux cancéreux. Toutes les sommes récoltées ici vont à la recherche.

J'ignorais cette information, je me sens soudain mal à l'aise. Par bonheur, il enchaîne :

— Puis-je vous inviter à discuter autour d'un café ?

Je l'observe du coin de l'œil. J'essaie de l'évaluer, mais il cache vraiment bien ses émotions. Mon instinct me dicte de partir. Malheureusement, j'ai promis à Anaïs...

Je finis par hocher la tête.

— Zinneke-Pis, déclaré-je en le dépassant dans l'impasse.

— Pardon ?

— Vous m'avez demandé ce que je pensais de Jeanneke. Et bien, je préfère le chien qui se soulage contre un potelet. J'ai toujours aimé les chiens. Contrairement aux hommes, on peut leur faire confiance.

J'insiste sur ma dernière phrase. Je n'ai toujours pas digéré l'ordre de me déshabiller dans le bureau du recruteur.

— Vous êtes... étonnante.

J'ignore si je dois considérer cette réplique comme une critique ou un compliment, mais je crois discerner l'ombre d'un sourire sur son visage. Ma tentative de déstabilisation semble avoir échoué, or je n'ai pas dit mon dernier mot !

En silence, nous marchons côte à côte dans la rue. Je regrette d'avoir remis des talons et cette tenue ridicule de secrétaire, mais ma fiancée ne m'a pas vraiment laissé le choix. Park Sung-Jae ou Sung-Jae Park – je ne distingue pas son nom de son prénom – regarde droit devant lui, comme si je n'existais pas. Il semble perdu dans ses pensées. Enfin, il s'arrête devant un café, à l'enseigne vert et blanc. Je me raidis aussitôt en reconnaissant le lieu où j'ai piqué ma crise la veille. Le destin est-il donc si pernicieux ?

Park Sung-Jae m'ouvre la porte et attend.

— Après vous.

Mon rythme cardiaque s'accélère, mais je lève le menton et pénètre d'un pas assuré dans l'établissement. Il est tôt, la moitié de la salle est vide. Je capte le regard de l'employé « Steven », et son teint devient aussi terne qu'une statue de cire.

— Bonjour, bafouille-t-il. Que... puis-je... vous servir ?

— Un grand chocolat chaud avec du lait de soja.

Mon bel Asiatique me coule un regard légèrement surpris puis répond à son tour :

— Un expresso.

Le jeune homme s'exécute, non sans un signe de stress. Le P-DG précise :

— Je vous invite.

— Dans ce cas, je prendrai aussi un muffin aux trois chocolats.

C'est plus fort que moi, je le provoque. De toute façon, il doit être tellement friqué qu'il n'est pas à cinq euros près !

— Mettez-en deux.

— J'inscris quel... nom ?

Sérieux ? Il ne se souvient pas du mien ?

— Chris.

— S.J.

« S.J. », je suppose que ce sont les initiales de son prénom. Un sourire m'échappe. J'imagine le pauvre Steven essayer de bien orthographier le patronyme du boss d'Electronic Dreams.

— Voulez-vous bien partager vos pensées ? s'enquiert alors l'intéressé.

Je me mords la lèvre. Vous feriez quoi à ma place ? Je le lui dis ou pas ? Non, après tout, on n'a pas gardé les cochons ensemble !

— Rien de particulier.

Steven apparaît avec mon chocolat. Il n'a pas le temps de terminer de former le C de mon prénom que je tends la main. Il en fait aussitôt tomber son stylo et délaisse la boisson. D'un air suspect, j'enlève le couvercle et respire son contenu. L'odeur du cacao m'apaise. C'est un sans-faute pour aujourd'hui.

Park Sung-Jae m'observe du coin de l'œil, et je me reprends.

— Asseyons-nous, propose-t-il.

D'un geste de la main, il m'invite à choisir une table. Je le devance, néanmoins mes sens restent à l'affût. Je l'entends parfaitement indiquer au serveur :

— Les tables annexes à la nôtre sont réservées.